

# Au nom de la mère

Il y a cinquante ans, Léontine Delugeard était retrouvée morte, « épuisée », au terme d'une vie de labeur, dans son petit logement parisien. A Noël 2014, ses enfants ont tenu, dans la page Carnet du « Monde », à lui rendre hommage

MARION VAN RENTERGHEM

C'était le jour de Noël. Quelques lignes perdues dans le Carnet du *Monde*, cette page où l'on redoute de voir surgir un nom familier, tout en éprouvant une frustration étrange à n'en trouver aucun. On s'y attarde par curiosité et par mélancolie. On scrute la bizarrerie d'un patronyme, la typologie des prénoms, on échauffe des hypothèses sur le contexte social, on affine son petit scénario en regardant l'adresse, en bas du faire-part. On passe sur la tristesse, la douleur, la très grande peine. On cherche une réponse à l'énigme d'une vie anormalement courte. On s'étonne éventuellement de la cérémonie. « *Tiens, une messe ? Ce n'était pourtant pas son genre...* »

Une annonce sortait de l'ordinaire ce 24 décembre 2014. Rien que cette formule courte, poignante et mystérieuse : « *Il y a cinquante ans, le 24 décembre 1964, mourait de misère dans notre taudis d'alors, notre mère, Léontine Delugeard, femme du sous-prolétariat de Paris.* » Serge et Gisèle, « *ses enfants* », avaient ajouté une citation inspirée de Louis Aragon : « *Enfants qui jouez seuls dans les rues, si vous saviez quelle pitié j'ai de vous.* » Des mots qui semblaient venus de loin. D'un monde enfoui et oublié, quelque part dans les bas-fonds de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ou dans le mal-être de l'avant-guerre. Léontine, ombre furtive du sous-prolétariat de Paris, Zola aurait pu la connaître ou l'inventer. Aragon aurait pu lui mettre le masque de l'inconnue de la Seine. Mise à l'honneur en lettres grasses, Léontine Delugeard, femme des sixties à sa façon, nous embarquait de l'autre côté du décor en nous collant le vague à l'âme.

Dans le Carnet du *Monde*, aucune adresse indiquée. Pas d'espoir que quiconque se souvienne de Léontine Delugeard ou ait l'idée d'écrire à ses descendants. Juste une lettre manuscrite envoyée au journal avec le texte de l'annonce et des coordonnées pour le paiement. Serge Delugeard habite à Drancy (Seine-Saint-Denis), au troisième étage d'une tour HLM qui en compte dix-huit. Un lit, une table et une chaise – « *j'attends d'avoir des sous qui rentrent* ». De la fenêtre, il aperçoit un morceau de pelouse, un parking à ciel ouvert, des pavillons et d'autres immeubles au loin. Sa sœur Gisèle, ouvrière d'imprimerie en retraite, est à quelques rues de là. L'annonce est « *encore une idée bizarre de mon frère* », dit-elle, et elle n'a « *pas envie de repenser à tout ça* ».

Lui partage sa vie entre Drancy et l'Allemagne, dans la Ruhr, où vit la mère de ses deux jeunes enfants. Il s'était décrit au téléphone : « *J'ai soixante et onze ans, des sandalettes, des chaussettes blanches, les cheveux blancs un peu longs. La barbe, je l'ai entretenue.* » Il aurait pu ajouter : une grosse voix sonore, une gouaille de titi parisien, un regard doux et un peu perdu.

Léontine Delugeard, née en 1906, meurt dans son lit après cinquante-huit années d'épuisement, à la fin de l'année 1964. Une semaine plus tard, dans les familles aisées, les postes de télévision cubiques grésillent en noir et blanc. Impossible de se tromper dans les boutons, il n'y en a qu'un gros pour l'allumage. Sur l'unique chaîne, le président

de la République, Charles de Gaulle, adresse ses vœux aux Français pour 1965. Les « *trente glorieuses* » battent leur plein, la guerre d'Algérie est terminée, les années 1960 commencent à tracer leur légende joyeuse, le président ajoute du vibrato à sa grandiloquence : « *En 1964, la France a vécu en paix. A l'intérieur et à l'extérieur. Par contraste avec tant d'autres périodes de son histoire marquées par le trouble et par le malheur, elle ne s'est gaspillée ni au-dedans en vaines aspirations, ni au-dehors en conflits stériles. Aussi l'essor du renouveau dont elle est maintenant animée lui a-t-il permis d'avancer largement en fait de prospérité, de puissance et d'influence.* »

Léontine Delugeard a rendu son dernier soupir avant ces déclarations qu'elle n'aurait pas entendues, faute d'avoir jamais eu de quoi se payer une télévision. Le Général l'aurait pourtant rassurée avec les preuves mathématiques d'une croissance à faire rêver. « *Au fond, chacun le sait, déclame de Gaulle en ouvrant les mains, mais il est bon de donner des chiffres. Par rapport à 1958, l'année 1964 a vu notre revenu national s'accroître de 35 %. Dès lors, la France, au train où elle va, sera en moins d'une génération deux fois plus riche qu'elle n'était.* »

« **ELLE AVAIT ASSEZ SOUFFERT COMME ÇA** »

Il n'est pas difficile à Serge Delugeard d'être devenu deux fois plus riche que sa mère : elle ne possédait rien. Le père de Léontine avait été ramoneur en Savoie dès l'âge de 10 ans, et l'était resté grâce à sa petite taille qui lui permettait de se faufiler dans les cheminées. Il a fini par « *monter à la capitale* » pour nourrir sa femme et leurs cinq enfants, dans le 9<sup>e</sup> arrondissement, le quartier des Savoyards. Léontine va à l'école jusqu'à 12 ans avant d'entamer sa longue bataille de survie. Ouvrière à l'usine de chocolaterie Menier en banlieue parisienne, boulangère à Calais, vendeuse en pharmacie place Pigalle. Un mariage express, des enfants d'hommes qui s'enfuient dès que se profile une paternité, et là, dit son fils, « *la dégringolade a commencé* ».

Serge, qui voit le jour en 1944, est le petit dernier. Le demi-frère né avant lui a été placé à l'Assistance publique, il ne l'a jamais connu. Il vit avec sa mère et sa demi-sœur Gisèle, de huit ans son aînée. Ils portent le nom de son seul et unique mari : Delugeard. A trois, ils habitent la pièce unique où Léontine vivra jusqu'à son dernier souffle, 5 bis, rue de l'Agent-Bailly. Au deuxième étage, sous les toits, 12 mètres carrés, sans gaz et sans eau, excepté la pluie qui suinte de la toiture. L'électricité coupée, « *qu'ils remettaient quand on payait* ». Un WC à la turque pour les 22 locataires, dans la cour. Serge mime mécaniquement les gestes pour entrer dans le logement : « *On ouvre, il y a le cageot pour le charbon sur la droite, la cuisinière en fonte avec deux plaques d'arceaux à rougir pour faire chauffer la bouffe. A côté de la cuisinière, dans le coin à droite, un lit-cage pour adultes.* » Gisèle et sa mère y dorment ensemble. Serge, lui, installe son matelas par terre sous la fenêtre.

Léontine fait des ménages. Le ticket de métro est cher, elle part à 5 heures du matin à pied pour être, trois heures plus tard, chez un de ses patrons, à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Son fils la regarde brosser les parquets au chiendent, passer la cire au chiffon à genoux, laver le linge au lavoir en brisant la glace, les draps mouillés à porter au retour. Il



EMRE ORHUN

**IL NE RESTE RIEN DE LÉONTINE, À PART UNE PETITE PHOTO DE 1942 ET LE SOUVENIR D'UN EXEMPLE : « LE COURAGE, LA VOLONTÉ, LE CARACTÈRE »**

aurait aimé savoir qui était son « *générateur* », comme il dit : « *Je lui ai demandé, à la mère.* » « *T'es trop petit pour comprendre* », qu'elle lui répondait. Après, il n'a plus osé. « *Je voulais pas la déranger avec ces histoires, elle avait assez souffert comme ça* », dit-il. En 1948, Serge Delugeard a 4 ans. « *Je n'ai plus rien appris depuis, confie-t-il. Le froid, la faim, la violence des hommes, l'absurdité de la vie, la solitude totale, l'argent qui structure les rapports humains : quand on mange à crédit, on est mal vu.* »

**RIEN DE CHANGÉ DEPUIS L'AVANT-GUERRE**

Parfois, plusieurs jours de suite, l'assiette est vide. « *Un pain et cinq sucres dans un verre d'eau. Il fallait être à la rue pour avoir la soupe populaire. Il y avait donc encore pire que nous, c'est ce que disait la mère.* » Le petit garçon fait les courses des voisins contre un peu de sous, s'organise un trafic d'illustrés, de billes et de soldats de plomb à l'école, ramasse en douce les bouteilles vides chez les commerçants, les revend à la consigne, pique le lait livré à domicile et revend les bouteilles. Jusqu'à 16 ans, il va à l'école rue Milton et rentre chez lui le plus tard possible, c'est si petit. Il s'est trouvé un coin à lui dans la rue. « *Les beaux jours, je m'asseyaient sur la margelle du trottoir, les pieds de l'autre côté, et je regardais couler le caniveau avec les mégots de cigarettes.* » Quand il pleut ou qu'il neige et qu'il n'y a plus de charbon, il joue avec les chats, un sur les pieds, un sur le ventre, un dans le dos. « *On se chauffait ensemble, ils avaient aussi froid que nous.* »

Léontine a rayé les hommes de son paysage. Elle parle à sa fille et aux chats, mais Serge paie pour tous ceux qui l'ont blessée. « *J'étais demandeur de tendresse, elle ne m'en donnait pas. On s'embrassait deux fois par an : le jour de la Fête des mères et puis début juillet, avant de partir en colonie de vacances.* »

A 12 ans, le jeune garçon tente de se suicider parce qu'il est devenu mauvais à l'école et qu'il n'a pas d'argent pour coller dans son ca-

hier les photos de temples égyptiens que lui demande le professeur. La vie reprend finalement le dessus. Il devient coopérant en Algérie, employé aux écritures dans une banque, pion dans un lycée, professeur d'éducation physique, bibliothécaire. Il milite au Parti communiste, passe une maîtrise en sociologie de l'éducation. En 1983, Serge Delugeard veut en finir à nouveau mais cette fois, selon ses termes, « *en beauté* ». Une nuit de mai, il tente d'incendier une boutique de manteaux de fourrure rue La Fayette, balance ensuite un cocktail Molotov sur la vitrine de Fauchon puis un autre devant le restaurant Maxim's. « *Rien n'a marché*, constate-t-il tristement. *Les vitrines étaient incassables, tout était blindé.* » Il se fait arrêter comme un bleu devant sa voiture garée pas loin de chez Maxim's. Six mois à Fresnes. En prison, il écrit une cinquantaine de lettres au président François Mitterrand, une dizaine au premier ministre Pierre Mauroy. Il leur propose ses idées pour réintégrer les marginaux et construire des toits pour les clochards. « *Ils n'ont jamais accusé réception.* » En sortant, une nouvelle tentative d'incendie lui vaut un séjour en hôpital psychiatrique.

Léontine n'a jamais quitté son taudis de la rue de l'Agent-Bailly. « *Sauf les pieds devant, le 24 décembre 1964, usée* », raconte son fils. On l'a retrouvée morte sur son lit de camping où la toile tenait par des anneaux en caoutchouc, comme les sièges de 2 CV. Rien n'avait changé depuis l'avant-guerre : pas de frigo, pas de télé, pas de toilettes. Une patronne lui avait donné un vieux poste de TSF qui marchait avec des ampoules. Il ne reste rien de Léontine Delugeard, à part une petite Photomaton de 1942 et le souvenir d'un exemple : « *Le courage, la volonté, le caractère.* »

Serge ne croit plus à grand-chose, mais à cela, oui. Cela valait bien le luxe de le dire à haute voix dans le Carnet du *Monde*. « *Pour honorer la mère.* » ■